

## LA CUEILLETTE SAUVAGE : QUELLES UTILISATIONS DE LA PLANTE LOCALE EN VALLÉE DE CHEVREUSE - REPLACER LE VEGETAL SAUVAGE DANS LES PRATIQUES QUOTIDIENNES D'ALIMENTATION ET DE SOIN

Appartenance, peri-urbain, ressource alternative, développement local, préservation

Plateaux et Vallées de Chevreuse (78) - Dans ces forêts, au bord de ces cours d'eau, au croisement de ces parcelles, sur ces pistes ou encore ces routes passent aujourd'hui des marcheurs, des joggers, des cyclistes. Des herbes, qualifiées dans le langage courant de folles ou de sauvages, s'étendent et occupent les vides que traversent insouciamment ces usagers. Elles rencontrent leurs chairs, fouettent mollets et bras, s'accrochent aux vêtements ; En outre et à leur manière, elles les accompagnent dans leurs traversées. Pourtant, qu'elles chatouillent, collent ou griffent, l'interaction avec notre personne ne semble susciter d'autres réactions que celle de la contemplation passive, l'arrachage compulsif, la surprise, la gêne ou la douleur au contact. Ces plantes, qu'il nous est désormais difficile d'identifier ou de comprendre, ne pourraient-elles pas être un support autre que celui de notre ignorance et de notre indifférence à leur égard ? N'étaient-elles pas autre fois la matière première d'un savoir fin, attentif et pragmatique basé sur une transmission ancestrale, orale et écrite ? Ne permettaient-elles pas à l'Homme de s'inscrire dans son milieu et de l'exploiter avec toute la prévenance nécessaire pour le préserver ? A travers la cueillette et notre capacité à entrevoir les plantes comme ressource, elles permettaient l'autonomie du corps et le bien-être de l'esprit. Aujourd'hui, quels rapports à l'espace, à la culture, à la nature et au sauvage, la plante locale nous offre-t-elle ? Que pourraient-elles nous offrir demain ?

A une trentaine de kilomètre à l'ouest de Paris, sur l'ancien plateau de l'Hurepoix, s'étendent les vallées et plateaux de Chevreuse. Reposant sur un sol d'argiles à meulières et de sables de Fontainebleau, ils sont largement découpés par l'Yvette et ses affluents. De ces entailles apparait un maillage de petites vallées encaissées et de plateaux maintenus ouverts par l'agriculture qui forment un ensemble singulier pour la région. En effet, ce réseau de paysages resserrés et variés contraste avec les grandes étendues urbanisées ou exploitées qui l'avoisinent et dont il se protège grâce à des cordons boisés : ville nouvelle de Saint Quentin en Yvelines au nord et forêt de Rambouillet au sud, plateaux de Saclay et de Limours à l'est, plateau de Trappes à l'ouest. Les vallées sont occupées par des petites campagnes urbanisées dont le découpage en creux vient poser des limites physiques et visuelles : les versants des vallées, réguliers et raides, abritent des forêts trouées dans la longueur par une urbanisation diffuse. Les coteaux sud, plus riches, comportent des pentes douces et ondulées propices à la culture. Quant aux plateaux, ils sont principalement destinés aux grandes cultures et évoquent des paysages de clairières, aux horizons boisés proches, dans lesquels se niche une urbanisation plus ou moins galopante. D'autres milieux viennent compléter ce maillage et enrichissent la diversité de ces paysages : les fonds de vallées pâturés ouvrent des respirations, les zones humides semi-ouvertes (prairie humide, forêt humide, roselières, saulaies) à l'équilibre écologique fragile, hébergent des habitats naturels patrimoniaux.

La proximité de Paris, de la ville de Versailles et de la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines induit une forte pression urbaine que renforce l'attractivité du cadre de vie. La plupart des communes comprises dans l'espace décrit ont été préservées de l'urbanisation massive grâce à leur appartenance

au Parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse. D'autres, par contre, ont vu leur territoire se construire très rapidement du fait de leur lien avec la ville nouvelle. Cette différence de statuts entre les communes a induit une hétérogénéité dans le développement des villes et une approche différente de la campagne environnante qu'elles se partagent. L'urbanisation rapide et fermée de certaines communes en l'espace de 50 ans a engendré une distanciation et une incompréhension des habitants vis-à-vis de leur territoire qu'ils pratiquent peu malgré ses richesses. Par ailleurs, ces espaces franciliens doivent aussi répondre à des objectifs de croissance forts, insuffler par les projets du Grand Paris. Le lien ville-campagne doit alors être re-travaillé pour renforcer le sentiment d'appartenance au territoire et décupler la volonté de le préserver. C'est cette revalorisation des espaces naturels, indissociable de leur compréhension, qui permettra aux habitants de se réapproprié leur environnement. Mais comment rendre l'habitant acteur de la découverte de son milieu ? Cette interaction permettra-t-elle de concilier un patrimoine paysager qualitatif et la proximité de l'agglomération métropolitaine ?

L'attrait pour le sauvage et notamment l'utilisation de la plante sauvage locale peut apporter une réponse. La plante indigène est une fenêtre sur le territoire dans le sens où elle est le reflet de son milieu et les vertus qu'elle propose peuvent permettre de reconnecter nos corps et nos esprits aux sites qui nous environnent. Longtemps utilisée au quotidien pour ses propriétés et ses valeurs nutritives considérables, elle n'est aujourd'hui plus considérée comme une ressource alimentaire ou curative. Pourtant, la cueillette de plantes sauvages n'était-elle pas le reflet d'une compréhension de l'espace et de ses interactions avec le vivant ? Ne permettait-elle pas de connaître les paysages et leurs singularités à travers un prisme particulier, celui de la plante ? Ne nous donnait-elle pas un intérêt autre que récréatif pour la nature ? Dans ce sens, la nature n'était-elle pas un lieu d'apprentissage et de transmission perpétuelle privilégié ? Pour finir, la cueillette ne permettait-elle pas l'implication de l'individu dans son alimentation et sa santé tout en pratiquant et en préservant son territoire ?

Ce travail de TFE permet d'aborder deux questions qui sont au cœur de ma réflexion : les plantes locales peuvent-elles être envisagées comme ressource sérieuse et durable pour l'alimentation et le soin ? La valorisation, la cueillette ou la manipulation de ces plantes peuvent-elles être un prisme pour mieux connaître et appréhender nos paysages quotidiens ?

Aujourd'hui en France, peu sont les paysagistes à traiter la question de la cueillette et de l'espace. Pourtant, c'est en rendant les espaces de ressources végétales visibles, en réinterrogeant nos pratiques et en déconstruisant les représentations liées aux plantes sauvages, que l'on pourra générer, informer et lancer de nouvelles conduites. En relevant les espaces d'intérêts (écologiques, productifs, paysagers...), en définissant les actions pour la mise en valeur de ces espaces (par la plante et pour la plante), les paysages de Chevreuse pourront être réinvestis afin d'alimenter nos pratiques quotidiennes d'alimentation et de soin. Ils devront être rendus accessibles grâce à des itinéraires de cueillette et expliqués afin de fédérer de nouveaux usages relatifs à l'auto-alimentation et auto-médication. La question de la mobilité sur le site sera très importante : c'est en foulant le paysage à pied, en arpentant le terrain à vitesse d'Homme, que l'on pourra prendre conscience de l'espace et de ses ressources. Les questions de d'éducation et de l'apprentissage le seront tout autant : c'est grâce à un enseignement sur le vif, couplé à l'analyse des milieux, des cycles naturels et des cycles végétatifs, que l'on pourra être attentif aux manifestations végétales et que l'on saura trouver la plante qui nous confèrera le confort recherché. Enfin, en consommant ces plantes sous sa forme brute ou transformée, obtenues sur site ou dans des espaces prévus à cet effet (marchés, herboristerie, exploitations agricoles dédiées, parcs, balades encadrées...) que l'on pourra répondre aux demandes contemporaines du vivre mieux, consommer mieux, consommer local.